

## Brèves littéraires

### Le vagabond du dimanche

Suzanne Paré

---

Numéro 56, automne 2000

URI : [id.erudit.org/iderudit/6465ac](http://id.erudit.org/iderudit/6465ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN 1194-8159 (imprimé)  
1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Paré, S. (2000). Le vagabond du dimanche . *Brèves littéraires*, (56), 75–78.

---

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

## SUZANNE PARÉ

### *Le vagabond du dimanche*

Il jouait du violon. Dépenaillé. Un costume dont le pantalon trop grand lui pendait entre les jambes. Un col roulé trop lâche d'où émergeait un cou ridé de misère. Un feutre de l'époque de Sinatra, de guingois. Des traces d'adversité perçaient à travers sa barbe de plusieurs jours. Pourtant, l'intensité de son regard troublait.

J'avais remarqué l'indigent lors de mes excursions hebdomadaires. Un printemps hâtif réchauffait l'air et on pouvait déjà profiter du beau temps sans devoir s'emmitoufler dans d'épaisses couches de vêtements. Depuis quelques semaines, il était là, solitaire, glissant l'archet. Une mystérieuse ambivalence émanait de sa personne. Je percevais chez lui un drame sibyllin dont il essayait peut-être de se libérer en jouant du violon le dimanche matin, à la porte de la soupe populaire. Les quelques promeneurs du petit jour passaient leur chemin, presque indifférents. Moi aussi.

Ce matin-là, qu'est-ce qui me poussa à tendre l'oreille et à arrêter mon pas ? Impulsivement, je m'assis sur le trottoir, jambes croisées, dos appuyé contre la pierre. J'écoutai et, à ma grande surprise, je reconnus Mozart. Le « Divertimento en mi bémol

majeur ». Mozart. Mon préféré. Ses trilles, ses vrilles et ses mouvements de gaieté me réconcilient avec la vie. Je fermai les yeux. L'homme et son instrument disparurent. J'entendais les pointes de tendresse, les chuchotements, les affirmations. Chaque murmure emportait une parcelle de la morosité qui m'habitait à cette période. La vie reprenait son ascendance. Il jouait maintenant fortissimo et la joie imprégnait l'atmosphère.

Quel âge avait-il ? Mozart le transportait-il, tout comme moi, au-delà de la souffrance ? D'où lui venait cette géniale dextérité qui me faisait oublier son apparence si négligée ? Et surtout, que faisait-il en cet endroit misérable, un tel talent au bout des doigts ?

J'ouvris les yeux. Il me regardait. Intensément. Comme s'il devinait mon désarroi, ma tristesse et mon questionnement. Il ne jouait plus que pour moi. À nouveau, je fermai les yeux et laissai la mélodie s'infiltrer en mon âme. Je m'envolai vers d'autres espaces, d'autres temps. Des larmes montèrent, que je laissai couler sans honte. Je discernais parfois quelques sautilllements, là où le rythme dansait. Mes pensées s'allégeaient. L'homme, à travers la musique, me communiquait un message de paix. Un rayon de soleil, véritable flèche tirée à bout portant par un invisible archer, m'atteignait en plein cœur. J'en accueillis la chaleur et la tendresse. Une bouffée d'amour oxygéna mon sang. Étais-je vraiment aussi seule que je le croyais ?

Quand la musique se tut, je me laissai dériver encore

quelques instants, bercée par la douce vague du réconfort. Puis j'ouvris les yeux et regardai l'artiste. En cet instant magique, sans qu'un seul mot ne soit prononcé, nous échangeâmes les plus belles paroles de consolation et d'amitié. Je le remerciai. Il comprit. Toujours silencieux, il souleva son chapeau, le posa quelques secondes sur son cœur en me saluant, le remit sur sa tête et entra rejoindre ses compagnons d'errance.

Émue, je repris ma promenade. J'espérais lui avoir transmis un peu de sympathie en prenant ainsi le temps de l'écouter. Je me surpris au cours de la semaine qui suivit à attendre impatientement le dimanche matin. Quelque chose en moi m'assurait qu'il serait encore là et qu'il me jouerait du Mozart.

Au matin de Pâques — qu'on célébrait tard en avril cette année-là —, je me levai avec la ferme intention de lui parler. Il y avait déjà six semaines qu'il me gratifiait ainsi d'un concert privé. Cette heure m'était devenue essentielle. Chaque semaine, je m'étonnais que la température, pourtant incertaine au printemps, me permette de bénéficier d'un tel moment de bien-être. Comme si quelque part, un chef orchestrait la mise en scène. Ce jour-là, je voulais offrir le déjeuner à mon nouvel ami. Je l'amènerais à l'hôtel, sans me préoccuper de son allure. Je connaissais son âme et cela seul m'importait.

Je courus presque pour le rejoindre. Devant la porte, déçue, je constatai qu'il n'était pas au rendez-vous. Je ne peux expliquer pourquoi je compris aussitôt

qu'il ne reviendrait plus. Peu à peu, grâce à sa musique, mon âme blessée avait retrouvé la paix. Je pouvais désormais orienter mes pas vers un nouveau quotidien, après m'être égarée au milieu de ma vie.

J'ai bien tenté de retrouver le musicien pour lui manifester ma reconnaissance. Au gîte du pauvre, j'ai demandé qui était l'homme au violon. Michel, m'a-t-on répondu. Personne n'en savait davantage.

C'est donc ainsi que l'énigmatique violoniste devint mon « Vagabond du dimanche ».